

INNOCENTE

Mes autres romans :

Série Julie et Ludovic

INNOCENTE, Thriller

LES DISPARUES, Thriller, cold case

HARCELÉE, Thriller psychologique

JE TE HAINE, Thriller domestique

Série Les enquêtes de Maddie

VACANCES FUNESTES, Tome 1

UN CAFÉ CRIME s'il vous plait, Tome 2

UN MEURTRIER SOUS LE CHARME, Tome 3

LA MAITRESSE DU MARI DE LA FEMME, Tome 4

MURDER PARTY, Tome 5

Romances (sous le pseudonyme Valenne Riebano)

UN NOEL A 2, mais pas avec le bon mec

CRAZY VICKIE

Découvre aussi

Le cahier de jeux du café cream, spécial polars

v.a.b

INNOCENTE

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages relatés sont le fruit de mon imagination ou sont utilisés à des fins de fiction. Toute ressemblance avec des faits avérés ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

Copyright © 2019, v.a.b
Tous droits réservés.

ISBN : 9781077209640

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5,2° et 3°a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (art L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Avant de prononcer la condamnation
d'un coupable, n'oublie pas que,
sans un concours heureux de circonstances,
tu serais peut-être à sa place,
et lui à la tienne.*

Dix épines pour une fleur
Adolphe d'Houdetot

Février 2017.

Dans l'air flottait un parfum âcre. Cette odeur inhabituelle et plutôt désagréable tranchait avec les odeurs d'agrumes familières. Le long couloir de l'entrée, seulement éclairé par la faible lumière extérieure de fin de journée qui venait du salon, était sombre et sinistre. Tout était silencieux, pas même un tic-tac ne venait troubler la quiétude des lieux. Du couloir, par la porte ouverte de la chambre, on pouvait distinguer un corps d'homme, seulement paré d'une chemise à moitié chiffonnée, qui gisait par terre sur le parquet, la peau maculée par le sang encore humide. L'homme était beau. Son corps bien dessiné et son visage carré lui conféraient un charisme indéniable. Malgré les plaies et le sang, il gardait tout son charme.

Victoire resta de longues minutes à l'observer, tel un chat curieux, résistant à l'envie de le toucher encore. La texture rouge poisseuse sur son visage l'en dissuada. Prise d'une légère nausée, elle faillit vomir sur le sol. Cherchant

à contenir cette pulsion, elle ferma les yeux et inspira profondément, essayant de détendre ses épaules et de faire ralentir les battements de son cœur qui s'étaient anormalement accélérés. Après plusieurs longues respirations, elle rouvrit les yeux. Le spectacle était toujours le même.

Elle observa la pièce, lentement, son regard se posant successivement sur chaque objet. Tout lui paraissait si familier et à la fois irréel et hors contexte. Sa chambre ne lui appartenait plus, elle avait vécu une scène qui laisserait fatalement à jamais des traces, et pas seulement physiques. Le lit était défait, la couette chiffonnée pendait en partie sur le sol. Elle aimait bien cette couette, elle l'avait choisie avec soin dans une boutique hors de prix, mais proposant des tissus d'une incroyable qualité. Elle ne pourrait plus l'utiliser désormais et cela la peinait. Elle se rendait compte du côté déplacé de cette réflexion, mais c'était ce qui lui était venu spontanément à l'esprit.

La chambre en ordre par ailleurs contrastait avec le corps de Steve qui, tel un mannequin désarticulé, perturbait la vue. Son visage était figé et ses yeux grands ouverts fixaient le mur. Ses beaux yeux bleus étaient dénués d'expression, ils ne la regarderaient plus jamais. Comment avait-elle pu en arriver là ?

— Les urgences, en quoi puis-je vous aider ?

Victoire inspira profondément avant de répondre.

— Mon compagnon est couché par terre, plein de sang, je crois qu'il ne respire plus.

Sa voix était calme, presque trop calme. Elle se disait que ce n'était pas possible, pas chez elle. Mais il fallait qu'elle respire et garde son sang-froid.

— Madame, donnez-moi votre nom et votre adresse s'il vous plaît.

Elle donna les renseignements demandés à l'opératrice qui enchaîna encore avec quelques questions qu'elle écouta distraitement. Elle discerna vaguement les mots massage cardiaque et premiers soins. Elle répondit machinalement sans même être sûre d'avoir bien compris les questions. L'opératrice des urgences lui demanda de rester en ligne jusqu'à l'arrivée des secours.

Mais Victoire savait qu'ils arriveraient trop tard, Steve était mort.

Avril 2016.

Aujourd'hui, ma vie a basculé. Il est tard, j'ai encore du mal à réaliser ce qui s'est passé et ce que j'ai fait.

Qu'est-ce qui a fait que ce jour-là en particulier j'ai franchi le cap, je ne saurais le dire. Un ras-le-bol, un trop-plein peut-être. Ou une envie de faire enfin payer ces personnes qui nous pourrissent la vie sans jamais avoir de problème en retour. C'est ça qui a généré ma rage, ma haine, ma pulsion. C'est comme cela que je le perçois avec le recul. Mais il faudra que j'approfondisse mon analyse davantage à l'occasion. Et puis tout est trop frais, trop irréel pour l'instant.

C'était encore une horrible journée. Les gens, partout, inévitables.

Il y avait cette femme dans le tram. Il était bondé. Il faisait déjà chaud pour un mois de printemps. Nous étions tous agglutinés les uns contre les autres, à subir la chaleur

moite, à être obligés de se toucher à cause de la promiscuité. Les corps étaient transpirants, les mains et les pieds sales. Les odeurs acides et désagréables de sueur se mêlaient à celles plus entêtantes des parfums et des déodorants. Bon sang comment les gens faisaient-ils pour supporter ça chaque jour !

À chaque arrêt, peu de personnes descendaient et de nombreuses autres voulaient monter, occasionnant des chassés-croisés tendus et crispés. Comme d'habitude, des personnes voulaient entrer dans la rame sans même laisser le temps aux autres de descendre. J'observais ces va-et-vient, ces coups d'œil échangés tels des loups se battant pour être chef de meute. Il me tardait de sortir de cet enfer.

Puis il y a eu cette femme, quelconque, brouillon, vulgaire. Elle s'est mise à être agressive, haussant le ton, criant presque. Injektivant un vieil homme qui n'embêtait pourtant personne, elle lui promet des représailles s'il s'approchait un peu trop d'elle. Le pauvre homme, qui n'en avait rien à faire de cette dame et ne l'avait probablement même pas remarquée avant qu'elle ne se mette à lui hurler après, essayait juste de rester debout tant bien que mal, tendant le bras pour accéder au pilier central dans l'espoir de pouvoir se tenir pour ne pas tomber au prochain freinage. Ces scènes étaient monnaie courante, j'en avais déjà vu des dizaines d'autres pourtant, mais ce soir, cela a provoqué en moi une rage soudaine et sourde.

La journée avait été mauvaise bien avant ça. L'accumulation, toujours. Cette femme n'a été que la dernière d'une longue liste. La goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Pourtant je garde relativement bien mon

sang-froid d'habitude. Ou plutôt je le gardais plutôt bien. Mais là, aujourd'hui...

Elle est descendue à l'arrêt Contades. Dès qu'elle est sortie du tram je l'ai suivie. Je ne sais pas ce qui m'a pris, une pulsion, un instinct, une folie passagère. Ce n'était pas mon arrêt, il m'en restait quelques-uns, mais je n'ai pas réfléchi. Tout en remettant son sac sur l'épaule elle a traversé les voies du tram, sans se soucier d'une éventuelle rame qui pourrait arriver en sens inverse, puis la route, malgré le feu rouge. Manquant de peu de se faire renverser, elle a copieusement insulté le chauffeur alors qu'elle était en tort. Son attitude a nourri ma colère, comme si à elle toute seule elle canalisait l'accumulation de mes souffrances. Je voulais qu'elle paye pour sa méchanceté et aussi pour celle des autres. Mes poings me démangeaient. Je crois que je les ai serrés trop fort, car j'ai des marques d'ongles sur mes paumes, mais sur l'instant je ne m'en suis pas rendu compte.

Elle a continué rue Ehrmann sans remarquer que je la suivais. Elle n'était pas très prudente, peut-être se croyait-elle invincible. Au bout de quelques minutes de marche elle est entrée dans un immeuble. Heureusement, car je n'aurais probablement pas pu la suivre discrètement plus longtemps. Dans les rues de quartier on ne pouvait pas se cacher facilement.

L'histoire aurait pu s'arrêter là. Mais je ne raisonnais plus. Mon esprit était trop accaparé par le besoin de se libérer d'un poids. Elle devait mourir, cette pensée tournait en boucle dans ma tête. Je ressentais le besoin impérieux que ça s'arrête.

J'ai profité de la lenteur de fermeture de la porte pour me faufiler dans le hall à sa suite. J'ai sorti mon téléphone

portable pour me donner une contenance et moins attirer l'attention. Mon corps agissait presque malgré moi et mon esprit essayait de suivre le déroulé des événements.

Elle habitait au premier, une chance.

Il aurait paru suspect de la suivre jusqu'en haut de l'immeuble, d'autant plus que j'aurais prétexté aller où si elle me l'avait demandé ? Mais elle ne connaissait sûrement pas tous les habitants, encore moins leurs amis et familles. De toute façon, qui connaissait encore ses voisins de nos jours ? Exceptées ces affreuses commères d'immeuble bien sûr !

Ensuite tout s'est enchaîné très vite, j'ai encore du mal à croire que j'ai fait ça.

À peine la femme avait-elle ouvert la porte que je la poussais violemment à l'intérieur. Sous le choc elle est tombée au sol, son visage a cogné le parquet. Je me dépêchais alors de rentrer et de fermer la porte. Mes yeux s'agitaient à la recherche d'un objet pour l'assommer. J'étais en transe, la poussée d'adrénaline était fabuleuse, excitante, terrifiante aussi. Elle allait reprendre connaissance et ça serait la fin pour moi.

J'ai vu alors une espèce de statuette de dauphin ridicule sur une console dans l'entrée, elle paraissait assez lourde. Je l'ai attrapée machinalement et lui ai asséné un coup sur la tête avant même qu'elle ait eu le temps de réagir.

On sous-estime l'effet de surprise. Ça me laissait un peu plus de temps pour réfléchir. Mais ma tête bourdonnait. Je ne devais pas laisser de trace. Voilà, c'était ça le plus important.

Il fallait toucher le moins de choses possible, mais je devais aller jusqu'au bout. Je n'avais plus vraiment le

choix, ou peut-être que si. Mais je devais continuer, je ne sais pas pourquoi, mais j'en avais besoin, mes tripes l'exigeaient.

C'est en voyant son sac que l'idée m'est venue. Il avait une fine bandoulière que l'on pouvait détacher, ce que je fis. Puis, j'ai enroulé ma corde de fortune autour de son cou, j'ai commencé à serrer. Toute ma rage me donnait la force de serrer encore et encore.

Ce n'était qu'il y a quelques heures et déjà des détails m'échappent.

Je me souviens surtout que j'ai serré longtemps, un temps qui m'a paru durer une éternité. Mes bras étaient tétanisés, j'ai dû resserrer à plusieurs reprises, encore et encore. Mais la colère et la rage sont puissantes. Petit à petit, au fur et à mesure que mes forces se dissipaient, je sentais son corps se relâcher. La vie semblait l'avoir enfin abandonnée. Je me retrouvais alors là à l'observer.

Dans un sursaut de lucidité j'ai fouillé son sac en espérant y trouver un petit miroir. Une fois mon trésor en main je le positionnais devant sa bouche. Plus aucun souffle. Ce geste, bien qu'amateur, me rassura.

Elle était là devant moi, morte. En tout cas je l'espérais. Je devais m'assurer de ne pas avoir laissé de trace. Je me souviens avoir pensé à emmener tout ce que j'avais touché, la lanière, la statuette, puis avoir essuyé la poignée de la porte et l'étagère. Je ne sais plus trop en fait, certaines choses sont floues dans ma tête.

Je me rappelle mon sentiment de bien-être et d'excitation à ma sortie de son appartement. Puis une angoisse terrible m'a noué l'estomac quand j'ai fermé la porte.

Cette énergie incroyable qui avait dopé mon esprit se dissipait. Un sentiment de peur s'insinuait. Pour la première fois depuis des heures je pensais à demain.

Avec le recul je me dis que c'était inconscient. Je n'avais rien préparé, elle aurait pu elle aussi m'avoir par surprise et me mettre en difficulté. Mais c'était fait et je m'en sortais bien, je crois, enfin j'espère.

3

Le premier meurtre c'est un peu comme le premier amour, on ne l'oublie pas.

Cela fait quatre mois que j'ai tué cette femme. Elle n'embêtera plus personne désormais. J'ai repris ma vie comme si de rien n'était, ou presque.

J'avais vomi en rentrant chez moi ce soir-là. On ne sort pas complètement indemne d'un tel acte. On ne devrait pas en tout cas. Je sais que j'ai commis un meurtre, mais mes sentiments sont partagés.

Mon humanité m'empêche un complet détachement de l'acte que j'ai commis. J'ai tué quelqu'un, de sang-froid comme on dit. Mais je n'ai pas vraiment de regret curieusement. Ou peut-être juste celui d'avoir dû en arriver là. Je n'arrive pas à savoir si je me sens mieux maintenant ou si mon mal est différent. Est-ce que c'est l'acte en lui-même ou la peur de me faire prendre qui me perturbe ?

Je me demande égoïstement si j'ai fait preuve d'assez de prudence pour dissimuler mes traces. Plus le temps passe, plus je me dis que oui. La police n'est pas venue. Seul un entrefilet est paru dans le journal à deux reprises, sans plus.

Ce meurtre a créé en moi un apaisement pendant de longues semaines. Cette reprise de pouvoir a été salvatrice. J'avais perdu le contrôle ce jour-là, j'avais déchargé ma rage, tué cette femme et je ne m'étais pas fait prendre. C'est ce que je pensais jusqu'à ce matin.

Mais mon agacement est revenu, doucement, progressivement. Petit à petit, la confrontation avec ce monde brutal et toutes ses incivilités a ranimé ma rage. Telle de la bile qui remonte lentement, provoquant aigreurs d'estomac et nausées.

J'ai revécu la scène encore et encore dans ma tête. Je n'avais pas l'intention de recommencer, pas du tout. Même si je n'avais pas de remords, je n'avais pas pour autant aimé avoir dû faire ça.

C'est là que ma route a croisé celle de cet homme.

Méritait-il plus que certains autres de mourir, peut-être pas, mais au moins autant. Pour lui aussi j'ai serré longtemps. Il le fallait, les mauvaises herbes ont la peau dure.

J'ai encore eu cette peur que cela ne suffise pas, que la personne ne soit pas morte. Je sais que cela est illégal et il est inconcevable que je me fasse prendre. Mais si cela arrivait, je trouverais bien quelque chose à dire. Je sais convaincre quand je veux.

Maintenant que cet homme est mort je sais que je vais recommencer. Mais il va falloir que je me prépare, que je

m'organise. Je ne veux plus ressentir cette peur de l'inconnu, improviser est trop dangereux.

Je compte garder ce mode opératoire. Ce sera ma signature.